

Peu de carrières ^{littéraires} offrent ^{un} exemple d'une rectitude aussi absolue que celle d'Albert Giraud. C'est un de nos poètes qui aient pris pour guide la ligne droite. La poésie, qui évoque généralement des idées de flânerie & de vagabondage, s'est présentée devant lui comme la chemise d'or qui fait, entre la terre & le ciel, le rayon du soleil couchant. Les livres n'existent pas, l'un à côté de l'autre, mais s'engendrent l'un l'autre & se soutiennent par une même armature. La pensée ne s'est jamais éparpillée. L'auteur qui bat dans Le Scribe, c'est celle qui battra plus tard dans les Rondels bergamasques, dans Hors du siècle & dans Le Guirland de Dieu. Un même souffle & une même énergie animent toutes ces œuvres. Un même coup d'aile les entraîne. Seul, la première - œuvre de départ - est enclavée de terre. Elle contient la gousse du poète. Il arrive fréquemment qu'un prosateur débute par un volume de vers, il est plus rare qu'un poète débute par un volume de prose. Albert Giraud, qui devait fuir de la poésie ou religion, aurait-il craint de ne pouvoir se pardonner d'avoir écrit une œuvre poétique imparfaite ou est-ce simplement le hasard qui a voulu qu'il jetât son gosse en prose? En tout cas, cela lui vaudra d'avoir aucun autre vrai volume de vers à son actif. Si l'on veut connaître le secret du talent qui a toujours travaillé à s'épurer, c'est dans les Contes du Scribe qu'il faut le chercher. On y trouve une surabondance d'énergie & de concision, une gymnastique un peu folle, l'excès des qualités qui caractérisent son art. Le Scribe, c'est le chrysalide du Pierrot éblouissant qui ~~peut~~ va ~~apparaître~~ dans les Rondels bergamasques.

Poème de virtuosité, comme il l'a nommé dans la dédicace, les Rondels bergamasques constituent la partie la plus fraîche & la plus gracieuse ^{de l'œuvre} d'Albert Giraud. Ils ont le parfum, le charme & la grâce de la jeunesse, avec toute la perfection qu'un artiste habile peut donner à son ~~œuvre~~ travail. Dans ces vers, éclatants & sonores, ^{taillés} comme des pièces précieuses, l'auteur apparaît déjà dans la position qu'il gardera vis-à-vis de la vie. C'est déjà le poète distancé qui ne veut pas, ou qui ne peut pas se mêler au monde, mais que le monde intéresse cependant. La vie, il la voit ici à travers le carreau du Pierrot, dont il a su faire une crèche à la fois éthérée & grave, un être un matériel qui se nourrit d'une poignée de neige & se grise d'un rayon de lune, un ^{poète}



et Luc'a vi, pure Le Lacerier. On a dit que
C'est un plus beau livre... Le public dit volontiers
Cela des ouvrages qui flattent sa vanité. Or, celui-
ci contient, à côté du plus cruel portrait qu'on ait
jamais fait d'un ennemi, le plus beau portrait
qu'on ait jamais fait de nous. Nous ne ferons toute-
fois pas de difficultés pour égarer le jugement
du public en le corrigeant un peu de son égarant que
c'est de Lauris est un de nos plus beaux livres. Notre
héroïsme y est exalté à paroxysme de feu; nos morts y
possèdent des épitaphes brèves, durs, lairais; nos
bourreaux y sont fixés au pilori avec des clous
d'os. Car Grand ne s'abaisse pas pour, même
pour filles de brutes. Ses invectives sont visées,
comme des balles d'acier et les flèches dont il crible.
Ses vœux sont toujours lancés avec une
suprême élégance:

"Ce Teuton est pillard & se remue tout en air
& l'heraldique de son drapeau de guerre!
Tous, tout ils ont volé, mais n'ont rien en vain
Qui l'épigramme peut, sans le montrer au poëte,
Parlantes qu'il faudrait, par la langue allemande
Remplir l'air par la pie!"

La plupart des poèmes de Lauris sont d'égales, les
plus belles satires que nous ayons, adreçées à d'au-
daces notamment de "La Mort de Marrya", &
de "Crime de l'archange", qui figurent dans le
Légende des Dieux & qu'il faut avoir les poésies
comprendre à qu'il y a d'absolu dans l'art de
poète & d'entraîner en nous sa pensée. Mais,
à l'horde de circonstance, il est ce qu'il faut tou-
jours: un esprit d'une douce et saine aristocratie
de nous le sentons le plus près de nous, il a en
un poète, moins trop pour l'homme qui n'a pour
rien, que les natures d'élite, les enfants de l'intime.
Ceux qui conduisent vaillamment le monde
vers le bien en tout la fleur & l'éclat.

Grand Poëte

Grand Poëte, un "mystère antique" publié après la
guerre avec éclat, nous l'aurait éprouvé, avant que celle-ci
éclatât. Il ajoute qu'il faut le considérer comme une
note à la légende des Dieux & à la Fable européenne.

lois les plus sévères de l'ordre. Il a unifié fait
orgueil à comprimer les battements, d'un cœur
pour les centaines qu'il de oeuvres stylisées. Il a pas-
sionné à cœur la vie, mais il a voulu vivre au
dame, d'elle. Il n'a pas voulu tourner ses regards
ni se soucier dans ses dangers. Il a lutté contre le cor-
nant de son époque. Il n'a pas compris le progrès tel que
le concevaient les esprits cervelleux bourgeois, d'un temps.
Il a jugé avec la hauteur de vue d'un esprit supé-
rieur. Si Verhaeren fut une grande force christi-
tine, lui a été une grande force antichristienne. L'œuvre
de Verhaeren est une force vivante; le siècle est un
pur égoïsme. L'une est plus profonde; l'autre
est plus parfaite. Verhaeren a vécu au niveau
d'un siècle. Écrivant la domine. Il a compris
lois, Il a notamment compris que l'énergie
telle qu'elle était en ces temps, la concurrence telle
qu'elle était pratique, notre avide, notre besoin
de puissance, ^{l'acte de la civilisation qui est la fin du XIXe siècle} d'écarter l'induction à l'arrêt à
une catastrophe. L'implément arrivant avant la
fin, il a entrepris cette tâche et la prédiction de
l'avenir qui ont disparu à la fois, ^{de la fin du siècle, plus d'un de ce genre} d'optimisme, d'ont l'élégance, tout à peu près celle
des autres choses.

(8 Héros)

"Mon œuvre est terminée..." Le poète ^{avait} ~~venait~~
à peine écrit ces mots qu'un miracle se produisit.
Le miracle se fut moins l'accomplissement d'un terrible
prophète que la conséquence qui en résulta. Dans
l'âme fondue de l'indignation et l'angoisse de la dou-
leur "les hommes d'aujourd'hui" se haussèrent sub-
itement au niveau de l'artiste. Car Émile, pen-
dant la guerre, n'est pas des autres. On l'a vu
pour se rendre à ses compatriotes; à tout ce qui
sont les hautes figures de la guerre. Pendant qu'il est, la
polémique a été sublimée. Elle a été dépouillée de toutes ses
forces; elle a hui de tout son être; elle a aimé de tout
son cœur. Elle est un tourment dans la main d'un poète et

l'œuvre d'un
homme de la
guerre, mais
le suffrage universel
l'a élu d'un
autre du XIXe siècle

Pour vieillir une infortune
 Je cherche le long du Léthé
 Les fleurs pâles du clair de lune
 Comme des roses de clarté

Je pourrais en une rancune
 Si j'obtiens du ciel irrité
 La chronique voléte
 D'effeuiller sur tes toisons brune
 Les fleurs pâles du clair de lune!

Nous avons eu comme un avant goût de l'âpre tristesse qui se
 révélera plus tard. Le poète ne s'est pas encore heurté assez forte-
 ment à la vie pour la craindre ou l'espérer, mais on sent qu'il
 a ^{dejà} ~~dejà~~ discerné son souffle empoisonneur. Dans Pierrot Narcisse,
 le contact ^{commentaire} ~~est déjà~~ plus dur. Pierrot ne marche plus, le genou levé au
 ciel. De vif & léger qu'il était, il devient sérieux & ^{grave} ~~profond~~. La joie
 bueine & la douleur moute. Dans la dédicace, le poète déprie d'oeuvre
 "un poème triste & moqueux — un doux lys d'hiver pâle & pur — une
 fleur de douleur & de joie", ~~Et~~ ^{Et} Pierrot — "le doux lys d'hiver
 pâle & pur" — est maintenant figuré au milieu d'une collection d'abbés,
 peillards, qui représentent le côté matériel de l'existence, acoumie
 à ~~une éléance~~ un Arlequin turbulent qui sa figure la gaieté in-
 souciante, rive à une folie Eliane qui en symbolise l'amour sen-
 suel. ~~La tentation~~ est si forte qu'il se demande s'il, de l'air du rêve
 valent les grosses joies que la vie nous tend. Une lutte s'engage entre
 ses sens & son esprit. Envisagé par tout ce qui l'entoure autour de lui,
 il chemine comme un homme ivre & s'arrête à chaque instant
 pour débiter à qu'il considère comme une question de vie ou de mort:

O ce bel Arlequin, je crois que j'ai envie,
 Arlequin cependant ce n'est rien que la vie,
 Que la jeunesse... hélas! ce n'est rien que cela!
 Rien que cela!...

.....
 Le rêve le plus fier vaut-il que l'on s'éloigne
 De la naïve douleur d'un cœur jeune & qui saigne?
 Vivre & rêver? Rêver ou vivre? Il faut choisir.

Pierrot hésite surtout devant l'amour. Nul ne sait si cela! Son
 âme bat doucement en son cœur de fortune. Il se défend de l'amour.

rive insipide par la rive de Zeus à des âmes vivantes,
 & que "notre désir de céles n'est qu'un jeu de son
 rive sacrée". Joyon, stoïque & désigné. Abandon-
 nous, nous, au charme infatigable de cette conviction.
 Joyon, stoïque & désigné. Pour nous, s'entendre, culti-
 vons la rive qui est la seul bien réel & qui seul,
 peut donner quelque valeur à l'existence. Formons
 nous, une âme d'arrivé-son. Interrompons
 la solitude. Disons adieu à nos desirs.

"Que d'ours du tremblement maternel de, berceaux
 Tendre, de la chaise ou du rocher de, aïeule
 Pour autres, dans le ciel & l'infini des camps"

Recueillons, nous aussi, devant la tour, d'octobre,
 Nos cadences si bien, avec l'idée qu'il faut se for-
 mer du monde. N'est-ce pas, l'heure fugitive ^{& brève} pas
 excellente? N'est-ce pas, l'heure où la poésie ^{caro} se
 sans effort ~~vers~~ tous, le noble, l'œuvre qui la vie a formée?
 Yseult, Viviane, Marie Stuart, Marie au rocher,
 Lucrèce, toutes, les héroïnes, infortunées, revivent
 dans la lumière affaiblie de, d'aujourd'hui, dans
 dans, leur silence, pâles, dans le mur noir mys-
 térieux de leur feuillage. Nous sommes, loin ici du
 forgeron Charles IX & du sombre Henri III. La
 vie ne passe plus. Elle coule comme une onde pure. Et
 c'est avec un front serein & un cœur calme que
 la poésie se regarde couler:

"O Nuit de la terre jeune! qui renais chaque année,
 / (Quatre strophes)

"Mon œuvre en terminée..." Les poètes, font volontiers
 leur testament de bonne heure. Cela ne les em-
 pêche pas de vivre et d'écrire encore! Quand on a
 donné à la poésie un culte assez fervent qu'elle
 que Giraud lui a consacré est en d'ailleurs, on core
 vaient de résister à ses séductions. Quand on a servi
 la beauté comme il l'a servi, peut-on échapper
 ensuite à ses charmes? Car Giraud a surtout été
 un serviteur de la beauté. Né avec un tempérament
 forgeron et de l'homme antique, il l'a dompté & l'a confiné
 dans une armure argente pour le braver avec

Il se déprend faiblement d'abord, mais il finit par se dévancer, il prend une aile de lui-même. Il comprend que, le veut-il, il ne pourra jamais participer à la bonheur terrestre, à qui il est voué, en vertu d'une loi fatale, à la poursuite de l'irréfutable chimère :

... Icout, il est deux races,
Vieilles, cornue l'azur & cornue la clarté :
D'une éprise du foras de réalité,
D'elle, luxuriante, héroïque, ravie
Par la banalité splendide de la vie.
Et cette race-là c'est celle des heureux !
L'autre est la race des rêveurs, des songe-cœur,
Et de ceux qui, nés sous le signe de Saturne,
Ont un lever d'étoiles ~~deux~~ en leur cœur taillé.
C'est la race farouche & dure des railleurs,
Qui trahissent par le monde un désir d'être ailleurs,
Et qui tue à jamais la chimérique en vie
De vivre à pleine bouche & d'observer la vie.
C'est la race de ceux dont les rêves blés
Se meurent du regret d'être réalisés !
L'une est pleurée de joie & l'autre de rancune,
L'une vient du soleil & l'autre de la lune,
Et l'on fait un coup d'union l'autelops au regnin
Sur les fils de Pierrot aux fils d'Arlequin !
Arlequin & Gléane s'en vont, Pierrot retient !
Les voilà donc partis... je vais pouvoir me taire...
J'ai trop vécu, avois... Je veux rêver.

Cornue on devient mauvais, un plauch & un ogneur,
A se pendre ainsi au la gouppe, du veur !
Fasciné par sa propre image, Pierrot va se briser la tête contre une
glace. Il ne tue, ou plutôt tue le Pierrot matériel, mais l'autre & donne
leige & libe sur le cadavre & l'écrit : " Je me suis tué, mais cornue je
vais vivre. "

C'est là que l'on devient d'ancien illusions. En réalité Pierrot est mort
& bien mort. Nous ne le reverrons plus, l'attitude de Pierrot - penche vers
la gouppe, du veur - c'est le prêtre lui-même qui va la prendre. Il nous
donnera alors les Chimères, Fêles ; et quand plus tard, il voudra encore
s'élever ~~de son milieu~~ de son milieu, ça va plus d'air l'enveloppe fragile d'une
Océan

trouve Dante, Thou Kesperare, Nathorem, Goethe,
Schiller, Heine, Hugo trop humains & il a peur
"du possédé qu'il sera demain"; Gros est un
"fleur divin", un "bourreau"; Heine a
"l'œil méchant & cruel"; Venus, "frère des
flots, toujours divine & belle" ne descend jamais
hors que pour le barbare plaisir d'emporter
"des déjeunés d'amour". Ainsi le poète frappe
encore les dieux à son image. Mais il y a
des, maintenant dans le voir quelque
chose de plus tendre. Parfois même les poë-
mes ne sont plus que des aspirations vaines.
"Le litame de Marianne" et surtout "L'Esquise à
Gros" dont passe en note, la note frisson qui avivait
par le seul effet de la parfaite beauté, les chefs-
d'œuvre de la statuaire grecque.

"Gros! accorde-moi, comme un prié m'écrit
Que mon soleil couchant m'oublie à mon amour
Et que, t'ayant chanté, mon triste chant en cire,
Que rien de la splendeur de ce monde n'est
A moi, que ces vides vifs ne soit d'écouler
Et dans mon âge m'ir prolongeant ma jeunesse,
Qu'en toi-même encore tous les jours je renaisse
Pour louer ta beauté trouvée de vos vœux camp
Et quand vaudra la Mort arrêter nos travaux,
Tais, d'écarter si faiblement, en proie aux nobles fictions,
J'aspire en souriant, toi deux nous les lions!"

Cette note délicate apparaît encore dans
"Le Sancy des Roses". En attendant que dans l'homme-
dite nous ne s'y perde. Mais domine tout
en s'inspirant de ses plus nobles sentiments.
L'âme tumultueuse de Derrière fêles a disparu.
Mais quelle aide toujours & quelle mélancolie! Parfois
repasse encore devant nous, mais le voit plus, qu'une
ombre, l'évocation d'un vieux souvenir, de même
que le Sphinx, que nous retrouvons aussi dans la
Frise empurpurée, n'a plus rien de fort troublant,
le poète parvient à se vaincre lui-même à que
l'encre qu'il porte sur son front de pierre en creux
indéchiffable pour lui qu'on nous note. Neant vaud
croire qu'on est illusion, que l'action "n'est qu'un

Ils n'ajoutent rien d'essentiel à ses travaux
 antérieurs. Ils le complètent simplement.
 C'est bien une "guirlande" & c'est bien une
 "fraise", deux ornements, & plus, dans son œuvre.
 On pourrait recommencer à leur propos l'analyse
 que j'ai précédé. Seulement, il faudrait
 atténuer le terme, nuancer les expressions,
 éteindre les couleurs. L'âge a pacifié le poète.
 Ses révoltes n'ont plus la même acuité. Ses
 souffrances n'ont plus la même amertume.
 Il est apaisé, un peu apaisé, par une
 nature comme la sienne peut l'être. Il dit
 même qu'il est "joyeux et ne regrette rien".
 Ce n'est peut-être pas vrai, mais nous pourrions
 faire semblant de le croire... La Guirlande des
Dieux & la Fraise empurpurée n'ont donc pas
 une révélation. Seulement, & c'est là, au contraire,
 par parenthèse, il nous manquait dans les plus
 beaux livres de vers qui aient été publiés en
 Belgique. Si ce n'est qu'un reflet de son
 oeuvre antérieure. Ce n'est pas, non plus, une
 répétition. Giraud n'est pas, de ceux qui se ré-
 pètent ou qui parlent pour ne rien dire. Il parle
 sur un autre ton, voilà tout. De Pierrot lunaire,
 à Levin de tendre clarté, à Levin d'ombre, nous étions
 montés insensiblement jusqu'à un soleil brillant
 avec Hors d'âge. La Guirlande des Dieux & la Fraise
empurpurée nous transportent au soleil de
 cinquante heures. La lumière n'a rien perdu
 de son éclat, mais il y a quelque chose de plus,
 calme en elle. Le poète est manifestement
 plus indulgent. Non, je ne puis dire, plus
 maître de lui-même. Non toujours aussi fort,
 mais il est moins violent. Un domine davantage.
 Il pose plus aisément de son art & de son talent.
 Il a l'air qu'il faut pour bien comprendre la
 Grèce antique & chanter ses dieux, sans doute,
 les dieux de Giraud ont encore à front, surcilleux,
 un apaisement n'est que relatif. Apparemment

de Heel
Fetes ^{est} une mixture où il entre des fleurs de
paradis & de, Brancas de l'enfer. Au fond un
poète pas qui veut se donner la apparence, d'un
poète persan. Un poète qui joue comme un
chat avec l'amour & avec la haine. Quand il a
dit une bonne parole, il se sent de la regretter; quand
il a blasphémé, il se jette genoux pour implorer
son pardon. Mais il blasphème comme il
prie, avec une sincérité; et il n'avouera jamais
qu'il a regretté d'avoir dit une bonne parole
ni qu'il s'est repenti d'avoir blasphémé.
Il est un sphinx pour les autres, il l'est égale-
ment pour lui-même. De toutes les chimères
que les poètes ont poursuivies, la sienne est
la plus chimérique. D'autres l'ont vue près
d'eux, ils ont pu la saisir pendant quelque temps,
c'a été d'au, leur vie banale un drap informe;
de: après ses dispositions, il leur est resté de
beaucoup souvenir. Rien de pareil chez l'auteur
de "Hors du Heel". Il n'a jamais vu sa chimère
qu'au moment où elle s'éloignait. "Qui
jettera, l'écrit quelque part Jules Laforgue,
un pont entre moi & le présent?" Ce pont
n'existe pas, non plus chez Giraud. Mais, il
en a conscience & il persiste à marcher vers sa
chimère tout les yeux baissés. Il va vers
elle comme on se jette au devant du danger, d'ailleurs
celle par l'environnement, par l'atmosphère qu'elle
provoque dans les œuvres artistiques. "On va en
folie cherche un ombre ciel dans les puits de
l'enfer."

Mais, touchons ici un roman et de l'œuvre de
Giraud. S'étant confiné dans le sphinx, il
n'a plus rien à dire, apparemment lui-même.
Il ne semble d'ailleurs, plus même avoir le
desire de parler encore. De 1894 à 1910, il ne
publie plus aucun livre. Quand enfin parurent
la Guirlande de Diane & le Friso empourpré,
elles ne nous ^{apportent} plus aucune surprise.

Les romans
sont des romans
presque
littéraires
A tort ou à raison, il est
impossible de les faire
en un instant
La poésie n'est
pas un langage; c'est
quelque chose qui
s'écrit
d'une manière
propre
à mission
d'effacer d'oublier
par l'écrit la
surdité du monde
l'importance
de la parole au plus
haut degré la
parole poétique

Le cher parfum de ta présence ébanoie
He caresse le front de baisers mous ongles...
O mon Dieu! versez long temps de grâce ébanoie
Et soyez lui de bien près parmi les étrangers!

Permettez, ô mon Dieu! que le sang de mes plaies,
Passe mûri du soir des mûrs dans les haies,
Que soit frotter son culte ineffable à l'instant!

Et laissez les moins fiers de vos anges descendre
Sur mon colossement, pour lui empêcher d'entendre
Les pas de ces passants qui buttent dans mon cœur!

Ces vers, tout d'amour & de charité, sont d'autant plus sincères, car ils constituent un contraste absolu avec l'ironie froide qui règne d'ordinaire dans les poèmes où Robert Giscard est seul en jeu. Il parle du rose, & conçoit de baisers, les souffrances, les autels, il plante des épines dans les sciences, & les avoue avec une joie satanique. Il contemple sa misère avec un hautain résignement & se vante d'être petit pour la faiblesse d'homme en face de la grandeur de ses rêves. L'ineptitude du poète pour la bonheur exalte surtout ses versades. Comme ses années, d'enfance même ne lui rappellent aucune joie véritable, il se plonge ce trait empoisonné dans le cœur :

Des plaisirs heurtés & fiers, au détour du chemin,
Implorant la jeunesse entre les haies du matin,
Se vident bondissant à l'appel de leurs maîtres.

Et vaincu par des désirs étranges me pénètre!
C'est de resté venant, grâce à la nouveauté,
Le pur & simple en font que je n'ai pu, etc.

Il n'a pas eu, même au temps de sa première jeunesse, quelques années de bonheurs comme au cours de sa vie, c'est que l'enfant étanché digne poète. Les victoires du vécu, après tout, sont prédestinées. Le poète avec l'apport d'un seul en le laissant; et il sentait en conséquence que son souffle glacial passait plus tard sur ses rêves & les flétrissait. Arrivé à l'âge d'homme, il ne vit rien, pas plus en arrière qu'en avant, que put lui faire aimer l'existence. Aussi finit-il par jeter l'anathème sur les temps maudis, où le caprice du destin l'avait fait naître. De nouveau, il s'éveille à son temps, mais à la est tout après plus dans la fièvre enveloppée de l'écrou qui l'assaisonne de l'incarné. Il lui fait maintenant des lieux plus mûrs, des esprits plus complexes & des âmes plus fortes. C'est dans l'histoire d'abord qu'il les cherche. Il entre avec force, dans le royaume des morts!

Oh! que l'ai-je vécu, l'esprit fier, l'âme forte,
Tous la jeunesse humaine & la pauvre carnaille,
Dans ces riels vermeils, dont la lumière morte
Allume encore en moi des splendeurs de vitrail.

Puisque je n'ai pu vivre en ces riels magiques,
Puisque mes chers soleils sont éteints, que me leur,
Qui cycle à jamais dans ces vases mortels & que,
Il me faut attendre vain des hommes, d'après leur.

Car le poète alors, en croque sur les sucs,
Leur enfonce l'âme dans les grands corps d'épave,
Et sa bouche, à travers le fracas des cuirasses,
Y sonne son espoir comme un drapeau clairon.

La

La Muse était la reine auguste de l'Égée.
Les strophes, comme à l'ère d'or, se faisaient
Où l'inspiration, dans un geste et d'un coup d'épée,
Des vers larges, d'argent comme des chevaliers,
Les poètes, non bécotés la mémoire des poètes;
Par où leur sort la poésie en sa majesté absolue,
L'empereur ottoman leur donnait, les poètes,
Et leur sort à leur col flambant la Tour d'or.

Albert Giraud pour peu, bon dans le pame. La
deuxième partie du second volume de Forêt d'été
porte pour titre général "de devant l'aphénie" c'est
là qu'il devait naturellement aborder l'orgue,
après avoir essayé de se distraire dans le pame
avec le héros de son choix il s'est retrouvé face à
face avec lui-même. D'ja précédemment,
dans un sonnet isolé, il s'était comparé au
Sphinx:

Les hommes ont raison: pour eux je me ferme
Et pour eux rien d'humain ne pleure en ma poitrine:
Ils peinent au silence et au silence français:
Ils ne connaissent pas le être que j'aime ici.

Et quand j'avais tout, quand j'avais, d'effacement
Le mystère où ma vie obscure est dépeinte,
Quand je découvrais ma chemise offensée,
Leurs yeux s'aventuraient à son col enflammé.

Éloigné, vous de moi: je suis plein de vertiges!
Mon rêve est un abîme où tournent les prestiges,
Où la lune blanchit de, onsements rongis,

Je suis un des derniers de la race divine
Le mieux que les grands sphinx dans l'origine allongés
M'auraient exploré celui qui la devine.

Giraud est en effet à la manière du sphinx. Il a
tout ce qu'il faut pour dérouter l'esprit qui ose
de lui pénétrer. Il est formé de contrastes, d'antithèses,
du vie et la mort la douleur et la même force; il unit
la lassitude avec la révolte; la il aime et hait la
prostitution et il la hait. A tout moment, on trouve
dans ses vers des mots qui semblent s'explorer;
dans "mon cerneau laine", il parle "des
fiévreux appétits, des desirs aux hottes, de sépi li au es";
il parle de fête, d'orgie, où le sang se répand et le
mêlé au vin cruel", de "souffrances" qui pleurent
au fond de "fiévreux altitudes"; il se sent rongé par "pour
un mal qu'il nie". Psychologiquement, c'est "des desirs

X la grande faiblesse
d'être fort. d. semble
devenir du monde
- tradition qui
n'aient
Maurand

N'aurait-il pas, par son admirable poëme,
 de "Fables nouvelles" écrit pour son propre usage
 le martyr secret de la tenue, de l'herédité,
 l'énigme reprise d'instinct, le doubleur de grands
 infortunés de l'histoire. Cet ami gardait-il
 avec tendresse son drapeau, bien l'athlète n'aurait-il
 figure royale ne réalise pas suffisamment
 son idéal. C'est une nature trop passion, trop
 féminine. Il lui faut des coeurs plus ouverts,
 de ceux qui s'ouvrent davantage l'esprit de leur
 temps. Il lui faut des âmes qui aient l'air de
 leur sang accablées, du chœur qui se sont
 formés le coeur, qui portent ^{en eux} leur âme
 la tâche blématique de la personnalité. C'est là il
 va le chercher dans la dynastie faiseuse de
 Valois. C'est d'abord Charles IX, l'orphelin, qui
 mit ses rêveries en vers, releva la fortune et
 folle de son nez de cor, qui mourut à 26 ans
 après avoir disposé d'une puissance que
 d'autres, François, Henri, mais aussi
 Charles, qui, plus que le mortel quel mortel,
 venait à paraître de cette déconscience chi-
 mique qui s'élève à faillir des espérances de
 Cervantes aiguisés. Grand versificateur en vers,
 suspendu à un souffle, la bouche d'au, les bras, l'adulte
 de la carène. La plume qui a généralement le bon-
 sens et la simplicité d'une patte de tigre, rétracte ses
 griffes pour n'agir qu'avec le velours de ses poils
 jaunes.

Quand il parut à Henri III les griffes, un orate,
 peut-être il vit dans celui-ci une sorte d'incarnation
 du diable. Il lui prêta une confession qui pourrait
 être celle du futur. Au milieu de son pas il se pen-
 la bouche de ce prince par ses en-de, ses groves,
 uniformément énergiques. Une atmosphère chargée
 de sonner enveloppe la poëme, on pousse d'un
 bond à l'instar une ivresse implacable. Cette confession
 de Henri de plus d'ébauche de Valois est à la fois l'état
 des lieux, d'une âme et une manière d'acte d'accu-
 sation de ce conteur un dieu à qui on reproche de demander
 compte de crimes dont on le tient bien pour responsable.

et mouant à un poète, après avoir

sonné du cor, ~~l'éclaircie~~ ^{après avoir été} d'espérer d'une puissance que d'autre,
 d'ignorer, ~~qui fait à la fois~~ ^{après avoir vécu, plus que} ~~après avoir vécu, plus que~~
 n'importe quel mortel, ~~accablée~~ à proximité de la cheminée qui
 a du tout temps fait le désespoir des esprits inquiets. Mais Gide
 lui fait ~~est~~ une large place dans son livre. Il ressuscite ses rêves, se suspend
 à son souffle, le berce dans ses bras, l'adule & le caresse avec une tendresse
 de mère pour son préféré. Sa plume, qui a gentiment le mordant
 & la souplesse d'une patte de tigre, rétracte ses griffes pour s'agacer qu'avec
 le rebours de ses poils jaunes.

Après Charles IX, Gide passe à Henri III. Deux fois les griffes
 ressortent. Dans le frère du roi-poète, il voit une sorte d'incarnation du
 démon. La Confession qu'il lui prête est la Confession même de Tartan.
 C'est l'ange de chair qui parle par la bouche de la princesse perverse, en des
 vers suaves, uniformément enjambés. On a l'illusion d'assisté à
 un tête-à-tête entre du liser & d'écouter. Une atmosphère diabolique envu-
 loppe le poème, où pétillent d'un bout à l'autre une ironie infernale.
 Cette Confession est à la fois l'étalage des misères d'une âme & un
 acte d'accusation contre un Dieu qui d'un anneau compte les crimes,
 dont on le croit responsable.

Acte des grandeurs, important de l'histoire,

de ce qui l'attire encore, ce sont les énigmes, les choses qui renfer-
 ment un sens caché, l'explication que tous les esprits poursuivent.
 La deuxième partie du second volume de Hors du siècle porte pour titre
 général: Devant le Sphinx. Les hommes plus ou moins appartenant par exclu-
 sivement au passé. Si les auteurs l'ont incarné en d'énigmatiques for-
 mes, ils ne l'ont pas compris & il est resté au monde vivant pour nous
 qu'il l'était pour eux. Déjà, dans un sonnet indolite, l'auteur s'était
 comparé au Sphinx:

Les hommes ont raison: pour eux, je suis fermé,
 Et pour eux rien d'humain ne pleure en ma pensée,
 Ma peine est au silence éternel fiancée:
 Ils ne connaîtront pas les échos que j'entends.

Et quand j'avais tout, quand j'avais défini
 Le mystère ou une vie obscure et dépeinte,
 Quand je dévoilais ma chimère offensée,
 Leurs yeux s'ouvraient à son vol enflammé.

Et j'ingratis de moi: je suis plein de vertiges!
 Mon rêve est un abîme où tourment les prestiges,
 Où la lune blanchit des orbes rongés.

Je suis un des derniers de la race divine
 Et mieux que les grands sphinx dans l'énigme allongés
 Mon âme englobait celui qui la devine.

Albert Gide est en effet à sa manière un sphinx. Il a
 tout ce qui faut pour dérouter l'esprit. Son tempérament est formé de

con-

C'est le poète alors, en croupe sur le Vacc,
Leur enfonceit son tête à grands coups, d'épéron,
Et sa bouche, à travers le fracas des cuirasses,
Y sonnait son espoir comme un dard, un éclairon.

Quelqu'un
rien de vulgaire
dans ses phrases
Weygand &
Humboldt : pour q
qu'il souffrait.

La fleur était la soeur au just de l'Épée ;
Les strophes remontaient à de clairs escaliers
Où montaient dans un fort d'or, dans d'épopée
Des vers largués d'argent comme des chevaliers.

Les poètes rembaient la mémoire des prières :
Plus d'un leur doit la porceuse ou de la peste d'or ;
L'empereur ébloui leur don avait des provinces
Et faisait à leur col planer la Tricolor d'or.

Les poètes de Noy du Nord ont rarement de
brillants tableaux. Mais c'est encore autre chose. C'est
une fleur profonde en son humaine. C'est une
confession douloureuse souvent tragique. L'auteur
est trop fortement le poids d'un temps pour
rien être plus obsédé que qu'il fasse ou qu'il
aille. De même que sur le théâtre décoré par
Bouffé, les Kerpéars & Watteau, nous l'avons
trouvés sous le trait, plus de Pierre Marcom & phé-
sophant d'air, un beau jugement en eux-mêmes, nous
le retrouvons tout entier dans le fait, avec son carcan
légendaire & ses rêves inapaisés. Alors qu'il aurait
pu y choisir des héros dont la vie, recrée par sa
plume vaporeuse, lui eût donné l'illusion
de l'éclat, de la grandeur d'âme et de la puissance
qu'il rêve, il ne semble pas, le avoir cherché. Un
accident spécial, à l'influence duquel il ne s'échappe
pas, le guette encore. D'instinct, il va vers les âmes
ce qu'il décline des frères. Inévitablement, il
est attiré par les âmes qui ont personnellement
vécu toutes les puissances, et toutes les bonheurs
& devenus les deux avides de quelle les puissances
& les bonheurs ont fui. Il leur apporte sa petite,
une petite qui s'exerce mieux, non à rendre
mieux, mais à enlever, qui de souffrance, ait elle-
même des infirmités morales. De même que

Contrastes, & d'antithèses; il repose sur deux pôles contradictoires; la vie & la mort le sollicitent avec la même force; il mêle la lassitude avec la révolte; avec ~~beaucoup de~~ l'admiration & l'amour de l'actif, il a la haine de l'actif. A tout moment, on trouve dans ses vers, des mots qui semblent s'exclure: deux, "son cerveau laine", il porte "de fiers appétits & de désirs aux bords de sept lieues"; il parle "de fêtes étranges où le sang répandu se mêle au vin cruel", "de remords qui pleurent au fond de fiers attitudes"; Lastley a "de élégances de Dauphin & de ferveurs de bourreau"; le Dauphin est virge & déjà fatigué de la femme"; et lui-même "est rongé par un mal qu'il nie". Son art est plein de révolutions perverses. Selon, il fait l'effet d'un ange; il est calme & serein; mais si vous en approchez, vous trouvez un front sombre, des yeux qui brillent d'un regard mauvais. Sa première apparence ne vous a toutfois trompé qu'à demi. Un poète pur existe sous le poète pervers. L'homme qui est capable de haine est également capable d'amour, mais chez Giraud l'amour comme la haine sont marqués par un esprit singulier avec lequel sa volonté se plaît à jouer. Quand il a dit une bonne parole, il le regrette, et, quand il a blasphémé, il se jette à genoux pour implorer son pardon; mais, il blasphème comme il prie, avec ingénuité, & il n'avouera jamais, qu'il a regretté d'avoir dit une bonne parole, ni qu'il s'est repenti d'avoir blasphémé. Si il est un sphinx pour les autres, il l'est également pour lui-même. De toutes les chemins que les poètes ont poursuivies, la sienne est la plus chimérique. D'autres l'ont vue près d'eux, ils ont pu la suivre pendant quelque temps; c'est à dire dans leur vie banale un doux intermède & après sa disparition, il leur est resté de beaux souvenirs. Rien de pareil chez l'auteur de Hoos du diable. Il n'a jamais vu sa chemise qu'un moment où elle s'éloignait. "Qui jettera, s'enie quelque part Jules Laforgue, un pont entre moi & le présent?" Ce pont ^{n'existe pas} ~~ne s'est pas~~ n'existe ~~pas~~ non plus pour Giraud. Il le sait, il en a conscience & il persiste à chercher vers sa chemise, dans les yeux, comme ceux d'un dragon, le fascinant & l'éblouissant. Il va vers elle comme on va vers le danger, tout enivré de l'après midi qui provoque chez les coeurs altérés le voisinage du péril. "Son coeur en folie cherche un sombre ciel dans les puits de l'enfer." C'est le moment où les explications sont devenues inutiles, où les vaines paroles seraient sacrilèges, la seule attitude digne est celle du dieu Harpocrate, un doigt sur la bouche. L'heure est passée d'interroger le hom-

"Le cher parfum de ta présence évanouie
 Me caresse le front de baisers méconnaissables, ...
 Mon Dieu! servez longtemps, se fier à l'épave
 Et voyez lui cheminer parmi les étrangers!"
 S'il était un être sensible, souffrant, et, au lieu
 d'être planté de pins, d'arbres, de vicieuses. Il le voit avec
 une foi sabbatique. Il contemple sa misère avec
 un hautain mépris et se raille sans pitié de
 sa faiblesse d'homme. L'insupportable du poète pour
 le bonheur provoque surtout ses sarcasmes. Il ne
 le dépiste jusqu'en son enfance:

Des plaisirs vifs et fiers, auditeurs du chemin,
 J'explorent ta jeunesse entre tendres la main,
 Leviers bondissant à l'appel de leur maître,
 Et voir qui un d'eux étrange me pénètre:
 C'est de redescendre, grâce à la nouveauté
 Le pur et simple enfant qu'il n'a jamais été.
 Ah! grand n'a jamais été un enfant, pur et
 simple, parce qu'il n'a jamais été naïf.
 Les dieux lui ont refusé la plus grande grâce qu'ils
 accordent: son emplacement au poète: la
 naïveté. Intu son esprit trop clair et son cœur
 trop exigeant, ils ont oublié de mettre un pain.
 Les victimes du livre apaisant, sont peccent mices,
 Ils apportent leur vin en unissant, d'un orant
 d'arrêter, ils sentent qu'un souffle de tentation
 passera plus tard sur leurs rêves. Menaçant de
 donner l'illusion qu'au même. On cultive dans la
 fût en d'opéra de l'écrit. On le raille avec grâce et
 avec esprit. On se révolte, on devient pamphli-
 taire. On jette l'écrit en son temps. On exalte
 le grotesque, ridicule, qu'il est le plus offensé. On dépeint
 son mal. On l'humilie.

"Oh! qui n'a pas vu, l'esprit fier, l'âme forte,
 Sous la neigeure hermine le furet carnail,
 Dans ces nids, vermineils sont la lumière morte
 Allume encore en un d'opéra de l'écrit.

homme, à la livre; seul le sphinx éternel peut répondre au poète
anxieux par son silence & son immobilité éternelle.

C'est pourquoi il vient s'étendre devant lui à la fin de
son ~~deuxième~~ livre La & avoir battu vaillamment & en vain
sur les plaines vides du présent & du passé, il vient se coucher
devant la muraille de pierre & confesser l'insanité de ses desirs, l'im-
nité de ses rêves, l'insanité de tout. Il s'endort enfin devant le
deuxième ~~deuxième~~ et il pense longuement aux ~~autres~~ romans parce
qu'il est comme lui pétré de tristesse, "L'Automatisme de May",
"La Tentation de Botticelli" & surtout "Le Garçon & la Rose" sont
d'admirables, offensives, expiatoires, qui mettent aux pieds du
sphinx la cervelle du poète avec toutes ses chimères & ses vaines
splendeurs.

Nous touchons ici le sommet de l'œuvre d'Albert Giraud. Il n'a
plus rien à nous apprendre sur lui-même. Il ne semble même plus avoir
le désir de parler encore. De 1894 à 1910, il ne publie plus aucun livre.
Giraud enfin paraissent La Guirlande de Diane & La Faise empourprée,
elles ne nous causent plus aucune surprise. Elles n'apportent rien
d'essentiel à ses travaux antérieurs. Elles les couronnent simple-
ment. C'est bien une "guirlande" & c'est bien une "faise", ^{une} ~~la~~
^{œuvre} ~~œuvre~~ ^{de plus} dans son œuvre.
C'est un reflet de la qu'il avait fait auparavant. On pourrait
recommencer à leur propos l'analyse que précède. Seulement
il faudrait atténuer les termes, nuancer les expressions, étendre
les couleurs. L'âge a pacifié le poète. Ses révoltes n'ont plus la
même ardeur. Ses souffrances n'ont plus la même amertume.
Il est apaisé, avec apaisé qu'une nature comme la sienne ne peut l'être.
Il dit même qu'il est "joyeux de vivre & ne regrette rien". Ce n'est
peut-être pas vrai, mais nous pourrions faire semblant de le croire...
La Guirlande de Diane & La Faise empourprée ne sont donc pas
une révélation. Seulement, si elles n'avaient pas paru, il nous man-
querait deux des plus beaux livres de vers qui aient été publiés
en Belgique. Si ce n'est qu'un reflet de son œuvre antérieure, ce
n'est pas, non plus, une répétition. Giraud n'est pas de ceux qui se
répètent ou qui parlent pour ne rien dire. Il parle sur un autre ton,
voilà tout. De Pierrot lunaire, ce livre de l'innocence tendre, à la fin
d'août, nous étions montés insensiblement jusqu'en plein midi
avec ~~hors du siècle~~, La Guirlande de Diane & La Faise empourprée
nous transportent maintenant au soleil de quatre heures. La lu-
mière

22 Dans ses Réfractaires, on a la postérité des
victimes du livre, "gute, Valtier a oublié la plus
importante, à côté de femme, genre à qui le livre, im-
prouve l'œuvre de la classe dans de aventure à la Robur-
don, de illustrer par de, exploit à la Jean Port, d'allumer
un rechaud pas au moins on de s'enrichir suivant la facile
dell peu scrupuleuse méthode de Rastignac, il en est
d'autres qui sortent de leurs lectures, chargés de plus,
lourd de philosophes. Ils ont vu toute l'existence
humaine. Ils ont percé tous les secrets. Ils s'attendent
plus, à capturer un être digne de leur âme. Ils savent que
tout effort est vain dans l'existence. Ils savent que les
bonnes nées, les beaux desirs, ne réalisent jamais pour
eux que les ont placés trop haut. Ils ont - comme dit
Rauddelac - "plus de souvenirs que ils avaient un
Aes". S'ils n'ont pas, d'orgueil, ils peuvent se résigner à
accepter la vie telle qu'elle est, tantôt bonne, tantôt
mauvaise, toujours imparfaite. S'ils ont de l'orgueil,
ils s'imaginent la proie d'une tragédie qui se joue
dans le mystère de l'existence. L'œuvre de Quinard est
une de ces tragédies. Les Occasions, Fils & Voies
voient un pèlerin d'évoquer son propre cœur. Suivant les
circonstances, un d'émouvoir, puis d'en parler pour la bon du
des poés, un homme de la culture ou un martyr cri
ou souffrance.

"J'ai lutté contre moi, j'ai crié, j'ai souffert,
Empli d'un la nuit de mon âme banni
Et ma vie est devenue, je suis d'un enfer,
C'est l'histoire de l'enfer au fond d'une prison."

L'enfer, il ne le trouve pas, seulement au fond de
sa prison; il le trouve aussi au fond de son cœur. & a-
mour, qui pourra lui offrir un refuge & une consolation,
ne lui apparaît non plus, que comme un
cœur. Il se parle, ce cœur d'ant de la cauderie. S'il
n'y trouve pas la bonheur qu'il cherche, il n'a encore
encore que lui-même. Il sait que la femme ne don-
ne que ce qu'elle peut & il est plein de pitié
pour celle qui trahit.

L'orgueil l'empêche
d'être heureux
Il est le seul
sans orgueil
de ceux qui savent
une grande

niée n'a rien perdu de son éclat, mais il y a quelque chose de plus
calme en elle. Quiraud est manifestement plus indulgent. Il est, si je
puis dire, plus maître de lui-même; Il est toujours aussi fort, mais
il est moins violent. Il se domine mieux. Il joue plus aisément
avec son art & son talent. Il a l'âme qu'il faut pour bien comprendre
la Grèce antique & chanter ses dieux. Sans doute, les dieux de
Quiraud ont encore le front sourcilieux. Son apaisement n'est que
relatif. ~~Appelle~~ trouve Dante, Shakespeare, Bethoven, Goethe,
Schiller, Heine & Hugo trop humains & il a peu "du pénolé" qu'il
sera demain; Il est "un fleau divin", "un bourreau"; Hécate a
"l'oeil méchant & cruel"; Vénus, "grâce des flots, toujours divine &
bell" ne descend parmi nous que pour la barbarie plaisir d'empor-
ter "des déponds d'annons". Ainsi le poète frappe encore les dieux
à son image, mais il y a maintenant dans sa vie quelque chose
de plus mélancolique & de plus tendre. Parfois lui-même ses poèmes, tout
de purs hymnes, qui montent vers le ciel comme des Colombes, "Les
Litaniés de Mercure" & surtout "L'Hymne à ~~Éros~~" font passer
en nous le noble frisson ~~grec~~ ^{grec} ~~grec~~ ^{grec} qui s'éveille, par le seul
effet de leur souveraine beauté, les chefs-d'oeuvre de la statuaire
grecque:

Éros! accorde-moi, comme un prix mérité,
que mon soleil couchant ressemble à mon aurore,
~~accorde-moi~~ & ayant chanté, mon vif te chante encore,
Et que,
que rien de la splendeur de la mort ne se
A mes yeux, restés vifs, ne soit décoloré,
Et dans mon âme même prolongant ma jeunesse,
que de toi-même en moi, tout le jour, je renaisse
Pour louer ta beauté trouvant des vers nouveaux,
Et quand voudra la Mort arrêter mes travaux,
Sans declin ni faiblesse, en proie aux nobles fièvres,
j'aspire en mourant les deux noms sur mes lèvres!

Cette noble ^{delicats} ~~se~~ apparaît mieux encore dans "Le sang des Roses". ^{Quiraud} ~~Il~~
revenu ici dans l'humanité, mais sans s'y abîmer. Il la domine, tout
en s'inspirant de ses plus nobles sentiments. L'âme tumultueuse de
dernière, ^{Toujours} Fête a disparu, mais qu'elle ardeur ~~se~~ & quelle mélancolie,
Si croit se passer encore devant nos yeux, mais ce n'est plus qu'une
ombré, ^{l'éclosion d'un cœur d'ami,} de même que le Sphinx, que nous retrouvons aussi dans "La Fuite
enveloppée", n'a plus rien de fort troublant, le poète croyant maintenant
qu'il ignore lui-même le secret de l'énigme qu'il défile sous son front
de pierre. La vie est devenue une illusion. L'action ~~écrite~~ "n'est qu'un
rêve inspiré par le rêve de l'âme à des êtres vivants," & "notre desir de
créer n'est qu'un peu de son rêve sans fin". Soyons donc stoïques & résignés.
Abandonnons nous au charme un peu triste de cette ~~avance~~ ^{avance} conviction &
pour

Et cette race là c'est celle des heureux !

L'instruit la race de, rêveurs, de, bords - creux,
Et de ceux qui, ne dans l'orgue du naturel
ont un lever d'étoile, dans leur cœur taciturne !

C'est la race perdue & s'en va, des millions
Qui trouvent pas leur monde un désir d'être ailleurs,
Et qui tire à jamais la chemise igne envie
De vivre à pleine bouche & d'observer la vie . . .

L'indigne qui devient philosophe, Arlequin en ligne
Eclairé, Reste seul, Perrot n'effleure tristement :

"J'ai trop vécu, vivrai-je, vivrai-je." Finis

"Comme on de vient mauvais, implacable en dogues,

À se pencher ainsi sur le souffre du cœur !"

Abîme d'un, ses réflexions, ébranlé par ses
Melancolies, From il se laisse persuader par sa
propre amargine & va se briser la tête contre une
glace. Il retire, ou plutôt, il tire le Perrot matériel,
mais, l'autre se redresse pour le saisir :

"J'en ai vu, tué, mais comme je l'ai vu, vivrai-je"

Et quand aucun ne survient le Perrot lui, mais
et lui aurait fallu violenter son talent, peut-être
à l'heure même. Il abandonne son subtil compagnon,
pour se pencher lui-même sur le souffre du cœur.
Il nous donne alors les Dernières Fêtes. Il qu'on
plus tard, il voudra encore s'élever de lui-même,
à l'est plus dans l'enveloppe fragile d'une création
de vivre qu'il s'incarne : il ira comme un
dans le pain avec les heurs & la rigueur, au cœur,
de temps, avec le cœur. Il talente à une suite
nouvelle acquies toute la planète. La philosophie
est sa proie. Il se résigne. Dans une sceptique
complète. Il est de ceux qui ne s'illustrent pas.
Il n'a pas pour le progrès l'admission d'un
de points. Il sait que si nous voyons chaque jour
un peuple, clair autour de nous, cela avec persistance
tout juste de nous voir les murs de notre prison.
Un point de vue de bonheur ultime, il a ça facile,
de dire à qui la parole est morte, le progrès
au contraire. Plus l'homme étend son horizon & plus
la vie lui paraît apparue morte, insignifiante à l'existence.

vous soutenir, cultivons le rêve qui est le seul bien réel & qui seul peut
donner quelque valeur à l'existence, Formons-nous une âme d'arrière-
saison. Interrogeons la solitude, disons Adieu à nos desirs :

Quel, d'un doux tremblement maternel des berceaux
Tendre de la chanson du vent des aïeux
Sont entrés dans le ciel & l'enfer des cœurs.

Interrogeons aussi, sois d'octobre, les cadents si bien avec l'air
^{qu'il faut se former}
qui nous ont formés du monde. N'est-ce pas l'heure fugitive par excellence?
N'est-ce pas l'heure viciée de tous les cœurs viciés qui la vie a froissée? Ysaïe,
Viviane, Marie Stuart, Marie-Antoinette, Lamour, toutes les héroïnes infor-
tunées se revivent dans la lumière affaiblie des derniers beaux jours, dans
leurs couleurs pâlies, dans le murmure ingénu de leurs feuillages.
Nous sommes brin ici du feu queux Charles IX & du sombre Henri III. La
vie ne piaffe plus. Elle nous donne une ombre pure. N'est-ce d'un front serin
& d'un cœur calme que le poète la regarde bouler :

O Miroir de la Saint-Jean ! qui reviens, chaque année,
Rechauffer de ta flamme mon cœur tendu & païen !
Tutut ! Ô belle Nuit de fleurs mûres, couronnées !
Je ne regrette rien, car j'ai vu, face à face,
O Miroir de la Saint-Jean, qui reviens, chaque année,
Rechauffer de ta flamme mon cœur tendu & païen !

Je ne regrette rien, car j'ai vu, face à face,
Depuis le hasard & braver le destin,
Mon œuvre est terminée, et, que le temps, l'efface,
Ou qu'il l'ombrage, un peu du vent laurier latin,
Je ne regrette rien, car j'ai vu, face à face,
Depuis le hasard & braver le destin !

Il grandira viendra la mort me baiser sur la bouche,
Si tu veux que je meure avec sérénité,
Répands, Ô belle Nuit, sur ma funèbre couche
Les parfums, & les fleurs de la Saint-Jean d'été !
donne que viendra la mort me baiser sur la bouche,
Si tu veux que je meure avec sérénité,

Que mon dernier soupir soit un soupir de joie,
Alors, Ô belle Nuit, Ô Nuit de la Saint-Jean !
Verse sur mon chevet ta flamme, et que je voie,
À travers la vapeur de ta robe d'argent,
En un rêve d'enfer de lumière & de joie,
Te voir briller dans l'ombre, Ô Nuit de la Saint-Jean !

Retourne à la vie & ne penses pas à la mort, car la
"Mon œuvre est terminée..." Verment de poète ! Verment d'homme !
peut-être & peut-être aussi un peu de la mort. Mais il
y croit ? Croit-il à la mort, à la mort ? Quand on a vu à la
poésie un culte aussi vif & aussi puissant que celui qui lui a
lui à l'œuvre, est-on encore en état de résister à sa réduction ? Quand
on a servi la beauté comme il l'a servie, peut-on échapper ensuite à
ses charmes ? Car Giscard a surtout été un serviteur de la beauté, &
avec un tempérament fréquemment de romantisme, il l'a dompté &
l'a enfermée dans une armoire paranoïaque pour la soumettre aux
lois les plus sévères de l'ordre. Il a mis un fier orgueil à comprimer

à Colombine :

Les fleurs pâles, du clair de lune
Commune des vœux de clarté
Fleurissent dans les nuits d'été ;
Si pour raison cueillir une !

Nous avouerai-je au avant point de l'âge triste, on
qui se révélera plus tard. Le poète ne trouve pas dans
la vie ce qu'il rêve, mais il ne s'en pas, encore heu-
ter s'efforçant à elle pour le petit anathème
dans le bien que sur lui - Pierrot Narcisse - le désaccord
en de plus marqué. Pierrot ne marche plus, le yeux
lovis au ciel. En cet & l'âge qu'il était, il devenait
serieux & grave. L'œuvre est une poésie triste
& moqueuse, "une fleur de douleur & de force".
Pierrot, cygne dans la mer, vit au milieu
d'une collection d'abbés paillardes qui ^{représentent} ~~représentent~~
l'élément matériel de l'existence, fréquente un bré-
vier turbulent qui en figure la partie circonscrite,
rencontre une folie Eliaque, qui en symbolise
l'auteur sensuel. Qu'est-ce que sans le premier ? Pour-
quoi faut-il opter ? Joseph Rein ? Dans la Réalité ? Pier-
rot ne l'a jamais rencontré, ni Albert Encaud ni plus
& se sent la tentation ^{comme la} d'originalité

St

" La rose la plus fier vaudrait-il que l'on s'édouigne
La naïve douleur d'un cœur jeune & qui s'effrite ?
Non & rose ? Réve ou rose ? Il faut choisir "

Où il faudrait choisir. Mais c'est bien évident.
La douleur bien pénible. La rose est une bulle de savoir
et la folie c'est la folie Eliaque... Mais Eliaque n'est
pas. Elle n'est qu'une bulle de savoir. De ce
même Pierrot est trop intelligent. Il est une avec une
conception trop claire de la vie. Il est trop conscient de
notre devoir. Le rose de rose n'est pas encore grand
de, et de son trépas, que la réalité

" Écoute, il est de ce monde,
Vieilles comme l'azur & comme la clarté ;
D'une épine de force & de subtilité
Belle, luxurieuse, névrosique, ravie
Par la banalité splendide de la vie.

les battements de son cœur pour n'en tirer que des sons harmonieux,
Il a patiemment aimé la vie, mais il a voulu vivre au-dessus d'elle.
Il n'a pas voulu tourner pendant ses remous, ni se mouler dans ses franges.
Il a lutté contre le courant de son époque. Il n'a pas compris la propriété tel que
la concevaient les esprits moyens de notre temps. Il l'a jugé avec la hauteur
de vue d'un esprit supérieur. Si Verhaeren a été une grande force
instinctive, lui a été une grande force intelligente. L'œuvre de Ver-
haeren est une force ^{véritable} ~~puissante~~; la sienne est un pur esprit. d'une est
plus grandiose; l'autre est plus parfaite. Verhaeren a vécu au niveau de
son siècle; Gide l'a dépassé. Il a vu plus loin. Il a notamment
compris que l'énergie telle qu'elle était enseignée, la concurrence telle
qu'elle était pratiquée ^{notre avidité & notre bêtise nous portent, nous} devaient ~~inévitablement~~ ^{inévitablement} conduire ~~à la~~ ^{à la}
monde à une catastrophe. Il a senti qu'à la fin du XIX^e siècle, les nations,
avidées de biens matériels & de possessions frontalières, marchaient l'une
contre l'autre, à toute vapeur, comme des locomotives affolées. Vingt-cinq
ans, avant la guerre, il a prédit cette grande débâcle en des vers qui ont
dû paraître alors outranciers & providenciaux, & qui pâlisent aujour-
d'hui devant la réalité: ~~de la guerre~~

Puisque je n'ai pu vivre en la, ô ciels magiques,
Puisque mes chers soleils sont d'autres, & eux ont lui,
Je m'exile à jamais dans ces vers nostalgiques,
Et mon cœur n'attend rien des hommes, d'aujourd'hui.

Les multitudes affrètes ont par moi détesté,
Par un cri de ce temps ne franchira mon veuil;
Expire un siècle loin de la foule éthérée,
Je saurais me construire un monument d'orgueil.

Je travaillerai seul, en un silence austère,
Nourrissant mon esprit des vieilles vérités,
Et je m'endormirai, bouche pleine de terre,
Dans la pourpre des jours que j'ai ressusités.

Et maintenant criez! Faits, vos choses, viles!
D'autres hommes viendront: Ceci sera changé.
Vos aires entre vos murs, jusqu'au parvis des villes!
D'autres hommes viendront à l'ère sera changé!

Votre cité stupide aura ses fiançailles;
Vous entendrez la voix luxurieuse des toits,
Les bombes éclater par dessus vos murailles,
Et votre dernier cri pleurer dans les buccins!

Vous entendrez encore la fanfare des sares,
L'envoler au devant d'un prince tout puissant;
Vous reverrez encore le soleil des massacres,
Rouge les lèvres d'or des, des, mares de sang!

Vous reverrez encore les joyaux récalcitres,
L'injecter de carnage au milieu des vendanges,
Et passer en claquant sur les fronts populaires
L'essor vertigineux & fou des étendards.

Et ces remèdes d'un jour, ces flammes éphémères,
Ces sables, ces rubis, ces gloires, s'en iront
Tous puer & s'effondrer dans la vent du monde,
La haine de ce siècle aux enfants qui naîtront!

"Mon œuvre est terminée..." Le poète venait à peine d'écrire
ces mots qu'un miracle se produisit. Le miracle, ce fut moins l'accom-
plissement de sa terrible prophétie que la conséquence qui en résulta.
Sur le coup de foudre de l'indignation & l'aiguillon de la douleur "les hom-
mes d'aujourd'hui" se haussèrent subitement au niveau de l'as-
tète. Car Giraud, pendant la guerre, n'est pas descendu du tour
d'ivoire pour se mêler à nous; c'est nous qui sommes montés jus-
qu'à lui. Pendant quatre ans, la Belgique a vécu pour l'honneur!
~~Pendant quatre ans, la Belgique a été sublimée!~~ Elle s'est défendue
de toutes ses forces, elle ~~se sacrifie~~ a fait de tout son âme, elle a aimé
de tout son cœur. Elle s'est incarnée dans la muse du poète & lui a
inspiré Le Laurier. On dit que c'est son plus beau livre... La pu-
blié dit volontiers cela des ouvrages qui flattent sa vanité. Or, celui-
ci contient, à côté du plus ~~beau~~ portrait qui en ait jamais fait d'un
ennemi, le plus ^{beau} portrait qui en ait jamais fait d'un nous.
Nous ne ferons tortifors pas de difficulté pour reprendre le jugement du
public en le corrigeant un peu & en disant que c'est un des plus
beaux livres. Notre héroïsme y est exalté en paroles de feu, nos ad-
mirables morts y possèdent des ~~épitaphes~~ ^{épitaphes} épitaphes burinées dans
l'airain & nos bourreaux y sont cloués au pilori avec des clous
d'or. Car Giraud ne s'abaissait jamais, même pour gifler les
bêtes ~~attentives~~ ^{attentives}. Ses invectives sont ciselées comme des ^{paroles} ~~paroles~~
d'annonces & les flèches dont il cribla ^{nos Vieux} ~~les~~ ^{nos Vieux} ~~seuls~~ ^{seuls} ~~empereurs~~ ^{empereurs} & son triste
peuple sont toujours lancés avec une suprême élégance;

Ces Tentons sont pillards & ne rassemblent guère
Héréditaire oraison de leur royaume de guerre!
Surtout ils ont volé, mais si pitoyablement
Que l'épigramme peut, sans se montrer impie,
Proclamer qu'il faut venir sur le casque allemand
Remplacer l'aigle par le pie.

La plupart des poèmes du Laurier sont dignes des plus belles sa-
tiriques que nous ayons admirées ailleurs, dignes notamment de "La
Mort de Marryat" & de "Crime de l'Archange". ^{qui figurent} Dans la Légende des
dieux & qu'il faut avoir lu pour se ^{comprendre} ~~se rendre~~ compte de la gaieté & d'abso-
lue dans l'art du poète & d'intrigueant d'autre pensée. Dans la bon-
de circonstance, il reste la qu'il a toujours été: un esprit d'une souveraine
aristocratie. Si ce n'est les tentons c'est plus près de nous, il n'en est pas moins
toujours l'homme qui n'a pour frères sur la nature d'étoile, les enfants de
Saturne, ceux qui conduisent rarement le monde, mais qui ont fait
la fleur & l'épave.

La beauté de ces poèmes. Celle que Giraud a célébrée est
une

Peu de carrières littéraires offrent l'exemple
d'une rectitude aussi complète que celle d'Albert
Gautier. Ses livres n'existent pas, l'un à côté de l'autre
mais s'engendrent & se succèdent par une
même attraction. L'âme qui bute dans le sens est
celle qui bute plus tard dans le Rondel, berga-
marques, dans Hors Indécence & dans la De-
fense de Dieu. Un même souffle anime toutes
ces œuvres. De même coup d'aile le, au-dessus.
Seule la première - œuvre de jeunesse - est un
peu enclavée. Elle contient la formule du poète. Karmir
fréquentement au prologue débute par ces volumes
de vers; il est plus rare qu'un poète s'en occupe
d'un volume de prose. Albert Gautier, qui de sa part
de la poésie sacralisée, aurait-il craint de ne
pouvoir se faire pardonner d'avoir écrit une œuvre
poétique imparfaite ou est-ce simplement la haine
qui lui a fait jeter sa formule en prose? En tout
cas, elle lui vaut de n'avoir aucun succès, la
laine de vers à son actif. Si l'on veut connaître le
niveau d'un talent qui a toujours travaillé à s'élever
c'est dans le ~~premier~~ scribe qu'il faut le chercher. On y trouve
une surabondance d'énergie & de contenu, une
symphonie un peu folle, l'absence de qualité, qui
caractérisent tout. Le scribe est la Chrysalide de
l'écrit éblouissant qui veut nous montrer le Rondel,
bergamarsques.

Poèmes de virtuosité, comme l'annonce la pre-
face, le Rondel bergamarsque, constituent la partie la
plus délicate de l'œuvre d'Albert Gautier. Karmir le parfum,
la charme, la grâce de la femme, avec toute la perfection
qu'un artiste habile peut donner à son travail. Dans ces
vers cristallins, l'auteur apparaît déjà dans l'attitude
qu'il gardera jusqu'à la fin de sa vie. C'est digne le poète d'instinct
qui ne veut pas se mêler au monde, mais que le monde
intéresse cependant. C'est un être éthéré & grave, Karmir
est un être un peu matériel; il ne pourrait être poète d'écrit
& d'un rayon de lune; c'est un poète exilé; mais un

M. le poète qui se
présente comme
une tère anathématisée
M. la critique de
Karmir qui n'est
toujours la même
nouvelle
sans pour que
le poète
ne soit l'ant
troupe de l'ant

original
l'œuvre

P. la poésie en
résumé
C'est la poésie
de l'écrit

Albert Giraud a, plus d'une fois, manié, avec cette verve & cette fougue, l'arme de la satire. Ce sont en core de véhémentes satires, que "Le Mort de Marryat" & "Le Crime de l'Archange", dans La Guirlande des Dieux. L'une est dirigée contre les poètes, qui ont méconnu la beauté d'un type; l'autre, contre les esprits supérieurs qui s'apitroient sur le peuple. Je n'insiste pas sur, qui a été si elle, dont j'ai parlé. L'œuvre d'un Verhaeren existe; & si il est permis de ne pas, l'aimer, il est difficile de ne pas l'admirer. D'un autre côté, le peuple est digne de pitié quand il souffre & si ses maîtres ne commettent jamais d'autres crimes que de l'aimer trop, le monstre ne le dévorerait pas. Il

Cependant Giraud, à son point de vue, a raison. Un esprit aussi entêté & aussi absolu que le sien ne peut pas composer avec Marryat, ni avec la foule. Il représente une race à part. Vu de près, l'homme n'est en général pas intéressant. Qu'il appartienne aux classes instruites, ou aux classes ignorantes, ^{qu'il soit un dirigeant ou un dirige} il a rarement le sens du fait & l'envie est presque toujours son principal moteur. Il ~~permet de se laisser aller à la débauche & à la prostitution~~ ^{se tient toujours plus près de la terre que des étoiles} ^{généralement} la religion, la plus pure, la théorie la plus noble, se pervertissent dans ses mains. Mais il y a des natures d'élite dans toutes les conditions sociales. Ce sont les enfants de Saturne. Ce sont les frères de Giraud. Ceux-là ne conduisent jamais le monde, mais ils en sont la fleur & l'écuse. Poètes, savants, penseurs, inventeurs, ils ont rarement compris de leur temps. Les uns — les plus supérieurs — se taisent & souffrent; les autres en souffrent. C'est cette souffrance des esprits supérieurs en désaccord avec leur époque que Giraud, ~~admirable~~ ^{admirable} qui est lui-même une grande âme souffrante, a chantée. Une telle souffrance ne peut engendrer qu'une poésie élevée & d'une essence rare. La beauté a ses degrés. Celle que Giraud a célébrée est une beauté virile qui demande pour être goûtée, des sens innés forts. Elle parle plus à l'esprit qu'au cœur. ~~C'est que~~ ^{Car} dans son œuvre, elle n'est pas une parure extérieure que l'œil peut savourer, encore qu'il ait vu les plus brillants couleurs; elle n'est pas un artifice de rétroscopie, bien qu'il en use à l'emploi, quand il le veut, les ressources les plus subtiles de celle-ci; elle résonne du dedans au dehors; elle est dans la pensée, elle est dans l'âme plus que dans la forme; elle est dans l'expressivité perçue, mesurée, précise & châtifiée plus que dans les ornements de la rime & la musique du rythme, qui elle-même ont cependant grandeur. Elle est cette belle fleur grecque au cœur que les dieux ont dotés d'un cerveau trop compréhensif & d'une âme pieuse, reconnaissant leur religion.

① Elle est l'ordre, l'équilibre, la symétrie, la force perpétuelle & l'éternelle jeunesse.

une beauté viciée que d'en avoir pour elle fait, de s'entendre forte.
 Elle parle plus à l'esprit qu'au cœur. Dans son oeuvre, elle n'est pas une
 nature extérieure que l'œil peut savourer, encore qu'il ait le vêtement
 des plus brillantes couleurs; elle n'est pas un artifice de ~~retardance~~ l'é-
 tortive, bien qu'il connaisse & emploie, quand il le veut, les ressources
 les plus subtiles de celle-ci; elle rayonne de dedans au dehors; elle est
 dans la pensée, elle est dans l'âme plus que dans la forme; elle est dans
 l'expression posée, mesurée, précise & châtiée plus que dans les sonorités
 de la rime & la musique du rythme, qui elle, aussi sont cependant
 grandes. Elle est l'ordre, l'équilibre, la symétrie, la force parfaite
 & l'éternelle jeunesse. Elle est cette belle fleur précieuse où tant de
 dieux ont dotés d'un cerveau ^{excellent} ~~un~~ ^{d'un cœur de statue} ~~compréhensif~~ & d'une âme fière,
 reconnaissent leur religion.

Hubert Krains

copiant

Flambeau

Kraus

Albert Thomas

6

